

Claude Esteban

Phrases, la nuit

Mes amis, je dis : mes amis, mais il n'y a personne dans la grande salle. Pourtant j'étais sûr que vous seriez là, puisque vous êtes mes amis, et que depuis très longtemps je vous avais prévenus, par lettre, par télégramme, que je souhaitais qu'on se retrouve ensemble, aujourd'hui. Quelque chose a dû survenir de grave, d'imprévu, que sais-je ? Je ne voulais vous dire, en vérité, rien qui fût important pour vous, mais c'était l'occasion, n'est-ce pas, de faire en sorte que les distances s'annulent, tous ces jours qui nous avaient séparés, ces deuils, ces revers, ces émotions cruelles, ce que la vie invente pour détruire les corps et les esprits. Je vous attendais pour cela. J'aurais prononcé quelques phrases, et les murs entre nous, les incompréhensions, les haines peut-être, auraient soudain disparu. Nous aurions très vite retrouvé jusqu'aux vieilles intonations de nos rencontres, des souvenirs futiles, des plaisanteries de collègue et de régiment. Un banquier, spontanément, aurait retiré sa cravate. Un sportif aurait fait semblant de s'assoupir. Où étiez-vous, où êtes-vous, mes amis, vous qui m'avez aidé à devenir moi-même ? Je regarde et je ne vous vois pas. J'ai des mots, tant de mots pour vous, et ils s'arrêtent dans ma gorge. Ce n'est rien, j'ai mal fait mon travail. Si j'ai le temps, demain, après-demain, j'enverrai des invitations plus précises. J'arriverai avant l'heure, je vous attendrai.

Quand on regarde un homme, on ne le voit jamais vraiment. On ne peut pas le voir. Il semble qu'on le connaisse trop bien, même si on le rencontre pour la première fois, et qu'entre lui et nous un écran s'interpose, des images anciennes, une sorte de savoir dont il est le prétexte et qui brouille la vision, qui déconcerte la surprise. On peut voir un animal, une plante, un monument. Un être humain, c'est un spectacle trop difficile, c'est un double de notre impatience, parfois de notre angoisse, et l'on fait tout pour ne pas le voir. On s'habitue à cela. On lui parle, on l'écoute, on partage même ses opinions, on feint de croire qu'il nous ressemble. Et cet homme-là, ou cette femme, nous demeure étranger. C'est mieux ainsi, c'est, en tout cas, plus commode pour vivre. Car si l'on s'apercevait soudain que cet homme ou cette femme qu'on regarde, et qui va peut-être devenir votre

rival ou le compagnon qu'on chérira plus que tout, n'était rien d'autre qu'une énigme, une pensée qui se refuse, une image pour toujours indéchiffrée, il ne resterait plus qu'à fuir, à s'enfermer dans le silence, dans les livres, où tout est facile, tout est clair. Puis les années passent, et le hasard fait parfois qu'on ne meure pas le premier, et que cet homme ou cette femme disparaisse de l'horizon de chaque jour et que la mémoire seule s'active. Alors, plus on est démuné, plus le visage de l'absent se découvre dans cette vérité qu'il était seul à connaître, et on comprend que la mort n'était pas inutile et qu'elle avait son travail à faire, sans bruit, comme en souriant.

Si ton œil est pour toi un objet de scandale, arrache-le. Il vaut mieux entrer borgne dans le royaume des cieus que. La suite est bien connue de tout le monde. La parole est belle, c'est vrai, la parabole est frappante, mais comment savoir si c'est l'œil qui est coupable, si ce n'est pas l'esprit, plutôt, qui a pourri dans le dedans et qui pèse contre l'œil et qui le blesse ? Pourquoi le Christ, l'homme le plus humain parmi les hommes, a-t-il osé dire cela et voulu même qu'on l'écrive dans son livre ? Ne savait-il donc pas que l'œil est la chose la plus merveilleuse que son Père, depuis toujours, avait créée ? L'œil qui regarde tout, qui ressent tout, qui se souvient de tout, l'œil qui admire tout, le vert tendre d'une feuille d'arbre, la blancheur de la neige, le téton rose de la première femme que l'on a connue ? Comment le Christ, qui savait cela, qui a porté son regard sur l'aveugle, sur le muet, sur le paralytique, et qui voyant leur mal, les a guéris, comment le Christ a-t-il pu prononcer une phrase semblable ? On l'a fouetté de verges, on l'a couronné d'épines, on l'a cloué sur une croix, mais pas un de ses bourreaux n'a songé, les Écritures en témoignent, à lui crever les yeux ou même un seul. Il ne faut pas se moquer de ces paroles, il faut tenter de les comprendre, mais comment ? Si mon œil me fait mal, ne dois-je pas d'abord soigner mon cœur et lui dire de se mettre en paix avec lui-même ? Si mon œil me fait mal, ne faut-il pas que je prenne soin de mon âme, elle qui souffre depuis si longtemps et que j'oublie ?

Une femme est là, peut-être la femme que j'aime. Je suis aveugle. Je touche ses lèvres, ses seins. Ma main s'attarde au bas de son ventre. C'est elle, sans doute. Elle ne parle pas. Elle est debout, je sens que la chambre autour

d'elle est devenue toute petite. Il n'y a d'espace que pour son corps et mes mains. Je voudrais cette chair, je voudrais coller ma bouche sur son sexe, mais je n'ai plus de visage, mon visage s'est détaché de moi, ma tête est posée contre la porte de la chambre. Il n'y a que mes yeux qui aient pu entrer là et mes pupilles sont mortes. Quelle est donc cette femme, m'aime-t-elle pour se prêter à mes caresses dérisoires ? Veut-elle encore de moi, mais je n'ai plus de sexe, je vois mon corps se défaire, écrasé entre deux murs de brique rose. Car nous sommes à Ninive ou à Assur, je ne sais, mais je reconnais l'appareillage colossal de la façade. Il y a des lions, des chars, des flèches, et la brique, par endroits, est rongée d'une mousse verte qui a l'odeur des cuisses de cette femme. Mais je n'ai pas le temps de m'approcher. D'ailleurs, la femme s'est perdue dans le relief de la muraille et des couloirs s'ouvrent de partout. Je comprends que je suis à l'endroit même où surgissent les quatre dimensions cardinales. Un oracle me demande de choisir. Si je vais au sud, ce sera le pays des serpents. Au nord, celui des lynx. A l'est, règnent les tigres. A l'ouest, rien que le sable avec ses scorpions noirs. Il faut choisir. La femme, de très loin, me fait un signe incompréhensible.

C'est le soir. C'est une église immense dans le soir. Je m'arrête au milieu de la nef, il fait très sombre. Quelques cierges brûlent peut-être au pied des statues, dans des chapelles latérales. Je ne les vois pas, je ne discerne presque rien et cette obscurité toute froide me paralyse. Je suis là, sans doute, depuis très longtemps. Au fond, sur le grand autel, se dresse un terrible ostensor en or. Vais-je avancer jusqu'à lui, vais-je m'agenouiller sur une chaise de paille, me prendre la tête entre les mains, ainsi que font tous ceux qui prient dans les églises ? Soudain, derrière moi, je sens une présence. Je ne peux pas me retourner. C'est peut-être un homme, une femme. Je sens presque son souffle sur ma nuque. Je ne peux pas bouger, j'ai des douleurs atroces dans les bras, les jambes. Et si celui qui est derrière moi se rapprochait, s'il me touchait de sa main ? Mais l'église est fermée depuis de longues heures, je le sais. Le sacristain a claqué puis verrouillé la grande porte pendant que j'étais là, dissimulé derrière la statue de saint Pierre. Il n'y a personne et pourtant le souffle est là, derrière mon épaule, et maintenant il y a ce marmonnement inaudible, une voix vieille, taciturne. Je saisis quelques mots en latin, *libera nos*, et encore, *sanabitur anima*. La voix s'arrête, reprend. Je ne veux plus penser à ma peur. Je concentre mon attention sur le vitrail de l'abside. Je distingue à peine les couleurs dans la nuit. Il y a du bleu, du vert, du rouge dans la tête du per-

sonnage central, Dieu le père, sans doute. Et voilà que le rouge se met à ruisseler, il inonde le visage de Dieu, son corps, il tombe sur le dessus de l'autel, il recouvre l'ostensoir, il gagne les marches, il se répand en une flaque lente dans l'allée. Il ne faut pas rester là, je fais un effort surhumain, je me retourne. Il n'y a personne derrière moi. Très haut, dans le buffet d'orgue, quelques tuyaux scintillent, puis s'éteignent. Le rouge du vitrail a tourné au noir.

Je vais revenir à la maison mauvaise. Tous me disent que je me trompe, que la maison est belle, douce, et qu'elle va m'accueillir comme un ami. Mais je sais, moi, que cette maison est maudite. C'est vrai, les murs sont innocents, les portes ont cette couleur bleue que j'aime plus que tout au monde et peut-être qu'un rayon de soleil tombe maintenant sur la table où j'ai tant écrit. C'est vrai. L'ennemi est en nous, le mal n'habite pas les choses, mais il rôde alentour et dès que l'on revient, qu'on ouvre toutes grandes les fenêtres, voilà que le cœur se serre à nouveau et qu'on va s'émouvoir pour un rien, pour un pli du rideau, pour une clé qui traîne dans un tiroir de la commode. Que faire ? Faut-il être plus fort que sa mémoire ? Les yeux regardent-ils vraiment tout ce qu'ils voient ? Je pars, je rejoins la maison qui dure et je fais comme si j'étais neuf. Je vais, je parle aux autres, je décide. Le jardin, en juillet, est somptueux. Puis-je le voir, puis-je seulement m'approcher d'un arbre ? J'ai des mains, je n'ai plus la force de soulever même un caillou.

Un homme dit : j'ai très mal au pied gauche et je boite, surtout lorsque le temps est humide, mais c'est très bien ainsi, je marche plus lentement et je peux profiter du paysage. Un autre dit : j'ai le souvenir d'une femme blonde qui m'a soigné durant la dernière guerre. C'était dans une grande maison en bois et j'entendais les vaches qui meuglaient, par moments, au fond de l'étable. Je me souviens surtout des mains de la femme, si fraîches quand elles me bandaient les yeux. Un troisième homme, jusqu'alors silencieux, dit : vous me répugnez l'un et l'autre. Vous détestez votre mal, vous seriez prêts à vendre votre âme pour marcher droit et pour voir, toi l'infirme et toi l'aveugle, et pourtant vous vous vautrez dans les beaux sentiments comme dans l'ordure, vous léchez les pieds de Dieu, si Dieu existe. Tous les trois

étaient assis à une table d'auberge, dans une campagne quelconque. Le soleil brûlait à son midi. Les boissons, dans les verres bleus, étaient chaudes. Il y eut un silence. Le troisième homme vida son verre d'un coup. Les deux autres, l'aveugle et celui qui boitait de la jambe gauche, échangèrent soudain une sorte de sourire.

C'était le Moyen Age, puisqu'il y avait une salle basse et voûtée, avec, tout au fond, un grand feu, et sur la table rien d'autre qu'un broc d'étain. C'était le Moyen Age, bien sûr, puisque c'était la nuit, et que dehors de terribles bourrasques froissaient les branches. Mais il y avait quelque chose de plus que ce décor. Il y avait cet air trop lourd d'être confiné depuis si longtemps dans une salle, le silence des lieux inhabités qui réclamait un cri, le battement du fer contre la muraille, une aventure qui ne reviendrait plus. J'avais lu tant de livres sur la matière de Bretagne, et je savais que les images si longtemps sollicitées par la mémoire, la forêt menaçante sous le soleil, la coupe de vin toujours pleine, l'oiseau cognant au vitrail, oui, que toutes ces images instauratrices de la merveille, parlaient une langue morte. Je le savais. Et cependant, le feu luisait, plus fort, plus dru que tous les feux réels, et s'approcher de lui eût été comme un semblant de rémission dans la froideur et l'incertitude des actes. Ce feu qui ne réchauffait rien sinon les corps parfaits, les âmes transparentes. Et j'étais là comme quelqu'un qui n'a soif que d'un breuvage que ses lèvres ne toucheront jamais. Et toute autre liqueur l'altère davantage et l'épuise et lui fait désirer la mort. J'étais là, je n'étais pas là. Je comprenais que cette scène était fallacieuse, qu'il eût fallu marcher, dire des mots très simples, par exemple, soleil, maison, et que c'était sans doute cela le Moyen Age, le temps des choses pleines, rondes, substantielles, et qu'il fallait aimer cela beaucoup, presque pour rien, pour ne pas savoir qu'on s'égarait.

Quelqu'un me parle, je ne sais pourquoi, de la couleur de la mer. C'est un homme très délicat, très sensible, et sans doute pense-t-il qu'en me parlant ainsi, il va me distraire de mon malheur, peut-être même me guérir de mon malheur, l'espace d'une minute. J'écoute cet homme, et moi qui ne me soucie nullement de ce genre de choses, la nature en général, les arbres, toutes les plantes, voilà que je m'intéresse à ce qu'il dit. Car ce qu'il dit n'a

rien à voir avec la mer et sa véritable couleur, bleue ou verte. Cet homme qui, apparemment, a beaucoup lu, beaucoup médité sur ses lectures, parle de la façon que les poètes ont eue, jadis, de qualifier la mer. Ainsi, me dit-il, Homère, est-ce dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée*, écrit à plusieurs reprises : la mer, couleur de vin. Il prononce le vers en grec, très lentement, et se rendant compte que je ne comprends pas le grec, il me le traduit, avec un petit sourire de connivence : la mer, la mer, couleur de vin. Je souris à mon tour, je ne sais pourquoi, parce que l'image est incongrue ou surprenante ou belle. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi je souris de la sorte, mais quelque chose me fait du bien dans cette image. Il y a dans cette image comme de l'amitié, et peut-être de la tendresse. L'homme le sait, sans doute, et il répète : la mer, la mer, couleur de vin. Je voudrais bien me retenir devant lui, mais rien n'y fait, je souris à nouveau, malgré moi. Je voudrais m'irriter, m'écrier : c'est une image stupide, mais je ne peux pas. Je ne vois pas cette mer, je n'imagine pas qu'une mer, même en Grèce, ait la couleur du vin. D'ailleurs, il y a toutes sortes de couleurs de vin. N'importe, que cet homme ait dit cela, qu'Homère, si longtemps avant lui, ait dit cela, me rassure. C'est comme si un peu de mon malheur, ce que j'appelle mon malheur, se dissipait. C'est comme si la mer, la mer couleur de vin, marchait avec moi, me posait la main sur l'épaule.